



ÉRIC DECOUZY

Le petit soviet



LIANA LEVI



Il a fallu l'appel d'un banquier inconnu pour que Joseph Kruger fasse le voyage. Puisque l'homme a insisté, il viendrait en personne récupérer les derniers documents concernant la succession de ses parents décédés récemment. Ni eux ni lui n'avaient plus d'attaches dans la région depuis trois décennies. Dès l'instant où il remet les pieds au Village, Joseph est assailli par les souvenirs d'enfance qu'il pensait effacés. Mais surtout, dans ces rues vides, il a l'impression tenace que chacun de ses mouvements est surveillé et que tous ont été informés de son retour. Il comprend vite que sa présence dérange, qu'on aimerait savoir s'il sait... Que devrait-il savoir? Une première révélation le lance dans une enquête improvisée, aussi discrète que possible. Rien n'a préparé Joseph à recevoir en legs un encombrant épisode de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Un morceau d'histoire indicible, que cèle un vieux pacte de silence.

Avec *Le Petit Soviet*, Éric Decouty signe un roman élégant, à la fois historique et introspectif.

Après une carrière de journaliste-reporter, **ÉRIC DECOUTY** est scénariste et écrivain. *Le Petit Soviet* est son premier roman.

Éric Decouty

Le Petit Soviet



Liana Levi

À Nathan et Amos, mes deux héros
Aux ombres lumineuses qui m'accompagnent

Première partie

AU VILLAGE

PREMIER JOUR

Une chambre à la Sous-préfecture

Les mots de Barbara me sont venus en mémoire par surprise. La chanteuse préférée de mon père. Une de ces mélodies qu'il fredonnait en travaillant. *J'ai eu tort, je suis revenu dans cette ville au loin perdue où j'avais passé mon enfance...* Je n'avais jamais envisagé un retour ici, comme si le lien qui m'attachait à la région s'était dissous dans le temps et l'éloignement. Il avait fallu cet appel d'un banquier inconnu, une histoire d'héritage, le solde dérisoire d'une cagnotte familiale oubliée pour que je fasse le voyage.

C'est Janet qui m'a convaincu, elle a même insisté pour m'accompagner « là où tu es né ». Elle aimerait découvrir ce coin de campagne française. Tom et Céleste aussi. Depuis que nous sommes rentrés de Chicago, il y a un peu plus d'un an, nous n'avons guère quitté Paris. Des week-ends à Fontainebleau chez les Mussard, un petit séjour en Normandie et un aller-retour à Marseille. Pour les grandes vacances, nous sommes retournés à Chicago chez les parents de Janet. Je leur ai promis de les emmener un jour au Village, mais pas cette fois. Ils ont été déçus. Un peu. Pas trop.

J'ai réservé une chambre dans un hôtel de la Sous-préfecture, à moins de dix kilomètres du Village. Les Grands Chênes, sur la place principale. Je crois que l'établissement est dans le même état que du temps de mon enfance. Simple et paisible. Je n'y étais jamais entré.

La Sous-préfecture est joyeuse, colorée en ce début de soirée d'été. Une légère agitation touristique dans les étroites rues pavées, autour de l'église romane, lui donne des allures que je ne lui connaissais pas. Les maisons ont été rafraîchies, repeintes ou recrépies.

J'aimais bien la Sous-préfecture. Nous y allions une fois par semaine, le samedi matin, avec ma mère et mon grand-père, pour faire le marché. À l'époque, mon père travaillait tous les jours, sauf bien sûr le dimanche. Mon grand-père avait une 3 CV break blanche, je m'asseyais à l'arrière, sur la plateforme en bois, au milieu d'un bric-à-brac d'outils de jardin. Pendant que nous faisons les courses, ma mère et moi, il nous attendait dans l'automobile. J'adorais ce moment répété, chaque samedi, à l'identique. Parce que je voyais ma mère plus enjouée qu'à l'ordinaire. Elle se préparait un long moment avant de partir, mettait une robe à fleurs, des chaussures de ville à petits talons, coiffait soigneusement ses cheveux noirs. Un peu de rose sur ses lèvres. Elle avait une trentaine d'années et, en s'installant à côté de mon grand-père sur la banquette à ressorts, moi à l'arrière, elle était toujours gaie, je l'étais aussi. Chaque samedi matin était une fête. Il y en avait deux dans l'année que j'aimais plus encore, le premier de septembre et le dernier d'avril. J'y pensais dès le lundi précédent, excité, impatient. Ma mère s'en amusait. Généralement, la veille, elle me déclarait, en prenant un air désolé, que malheureusement nous ne pourrions nous rendre à la Sous-préfecture pour une raison improbable. Je ne la croyais pas, mais à chaque fois je feignais la surprise

et le désespoir, sachant qu'en retour de mes larmes factices je recevrais une brassée de baisers et une longue étreinte. C'était un de nos multiples petits jeux.

Le premier samedi de septembre et le dernier d'avril, l'après-midi, mon grand-père se garait sur la place et pour patienter il prenait avec lui le journal, toujours le même. Je le reconnaissais à son dessin, en haut à gauche de la première page, deux outils dont je n'ai compris le sens que des années après.

Nous allions chez Bouthier. « Bouthier Père et Fils, sur-mesure et prêt-à-porter. » Le magasin me paraissait immense avec ses rouleaux de tissu, ses pantalons, ses chemises, ses robes, ses pulls, ses gilets, ses vestes, ses manteaux. J'aurais voulu tout acheter et je crois que ma mère me faisait tout essayer. Je savais qu'elle regardait les étiquettes, discrètement, dans mon dos. Elle ne voulait pas qu'il soit question d'argent. Elle voulait simplement que je sois beau.

Je ne sais pas si je l'étais, mais je suis certain que j'étais l'enfant le mieux habillé du Village, voire de la Sous-préfecture. « Un vrai Milord » disait mon père avec fierté. Ma mère, elle, rayonnait.

J'aime toujours acheter des vêtements. Pour moi, pour Janet et pour les jumeaux. Il faudra que je passe devant chez Bouthier pour vérifier que la boutique existe encore.

La chambre est confortable, presque élégante. Je fais une photo que j'envoie à Janet accompagnée d'un bref message. « Quand tu viendras nous irons au Meurice local... » Janet a une passion étrange pour le palace parisien.

Le téléphone sonne aussitôt. Elle s'agace des textos. Moi j'adore. Ça évite tant de conversations épuisantes. Elle préfère appeler.

– Alors, c'est comment ?

J'écoute sa pointe d'accent, celle que je n'entends plus d'habitude. Peut-être ai-je moi aussi l'accent du pays.

– Eh bien, ça fait un peu bizarre d'être là.

– Raconte quand même, tu as fait bon voyage ?

– Le train avait un quart d'heure de retard et je me suis pris la tête avec un contrôleur qui m'a demandé ma carte d'identité. Il voulait vérifier le nom sur le billet. Il paraît que c'est la procédure quand tu as un billet nominatif. Heureusement que j'avais pris mon passeport, sinon je me retrouvais en garde à vue... Ça aurait été drôle. Sinon rien de spécial, j'ai loué une voiture à la gare et je me suis installé à l'hôtel, directement. Cinquante bornes.

– Tu n'es pas allé voir le banquier ?

– Non, j'irai demain, enfin avant de partir.

J'imagine son regard ironique derrière ses lunettes rectangulaires qui lui donnent un air sérieux.

– Tu travailles ?

– Oui, pendant que d'autres se baladent.

Janet est architecte. Elle est douée.

– Sérieusement Joseph, comment tu te sens ?

Là, je suis certain qu'elle a retiré ses lunettes et passé une main dans ses cheveux blonds.

– Joseph, ça ne va pas ?...

– Si, si... J'écoutais le son de ta voix, c'est agréable.

– Oh là, toi, ça ne va pas !

– Tout est OK, je t'assure. Juste une forme de *jetlag*.

– Combien de temps envisages-tu rester ?

– Pas longtemps. Je fais juste un petit tour. Le directeur de la banque m'a dit de l'appeler à mon arrivée. Il est trop tard ce soir. Il m'a promis de me recevoir sans attendre. Je l'appellerai demain, et je rentrerai après...

Puisque je n'ai rien à raconter, elle me parle de son projet, la construction du nouveau siège d'un grand quotidien, et

des enfants qu'elle a eus au téléphone, à Chicago, chez ses parents... Rien d'important. Sa voix est douce. Je ne sais pas si c'est l'éloignement, mais je la trouve terriblement sensuelle. Je l'embrasse et elle me répète, avant de raccrocher, que je suis bizarre.

Je le suis peut-être, bizarre.

Je suis surtout affamé.

Le restaurant de l'hôtel propose un menu unique. Des tomates, une pièce de bœuf garnie de petites pommes de terre, un clafoutis. Tout est local, m'assure-t-on. J'ai toujours adoré le clafoutis. Mon père détestait ça. À cause des noyaux de cerises. La serveuse me précise fièrement que ce sont des Vignola, une variété tardive très rare dans la région, extrêmement sucrée. Les éclats de voix d'une famille de touristes anglais emplissent la petite salle. Je ne peux m'empêcher d'entendre ce qu'ils disent. Ils ont l'air contents. Un couple partiellement dissimulé par une plante verte artificielle se parle peu mais se sourit sans cesse. Je leur invente une histoire... C'est un divertissement secret que je pratique depuis que j'ai conscience de ma solitude et de mon ennui. J'observe les gens et je leur fabrique une vie, des histoires, des dialogues intérieurs. Souvent sombres, criminels. Les restaurants ont toujours été pour moi des lieux propices à la fantasmagorie. Enfant j'en tirais un plaisir jubilatoire. J'en ai fait mon métier. J'écris des histoires. Comme je n'ai pas de talent littéraire, j'ai renoncé à mon rêve d'écrivain pour celui plus modeste, mais bien plus rémunérateur, de scénariste. Je me suis même fait un nom dans le milieu et si le public ne me connaît pas, j'ai désormais une solide réputation. Il faudra pourtant bien que je me remette à ce roman esquissé il y a des années.

Le couple ne m'inspire plus. Les images de Janet et des jumeaux sont trop présentes.

J'ai sommeil. Demain j'irai au Village.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2021

Couverture : D. Hoch

Photo : © Paul Katz/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Le Petit Soviet* de Éric Decouty
a été réalisée en mars 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0410-5)

ISBN ePDF: 979-10-349-0412-9